

30^{ème} dimanche ordinaire C
Lc 18, 9-14
Le Pharisien et le publicain

Jésus campe aujourd'hui devant nous deux personnages en prière, haut en couleurs : un pharisien, qui se tient debout, plein de suffisance, et un publicain, qui se tient à distance et n'ose pas lever les yeux.

Un pharisien est un juif qui se veut exemplaire dans la pratique de la Tôrah, ce que nous autres chrétiens appelons « la Loi de Moïse ». Dans cette loi de Moïse, les rabbins juifs ont identifié 613 commandements, 365 commandements négatifs et 248 commandements positifs, et les pharisiens se faisaient fort de les pratiquer tous, avec beaucoup de fidélité. Le pharisien de l'évangile d'aujourd'hui nous en rappelle deux : le jeûne et la dîme.

Nous autres chrétiens, nous avons tendance à véhiculer une image très négative de ces pharisiens, dans la mesure où Jésus lui-même leur a souvent adressé de vifs reproches. Ne les a-t-il pas traités d'hypocrites qui disent et ne font pas : « *Faites ce qu'ils disent et ne font pas* » (Mt 23, 3) nous conseille-t-il. J'ai souvent entendu des prédicateurs opposer à leur pratique rigoureuse de la Loi l'amour de Dieu que nous autres chrétiens pratiquerions. Certes, comme partout, il pouvait y avoir, parmi ces pharisiens, quelques véritables hypocrites. Mais ce n'était pas le cas du plus grand nombre d'entre eux. La plupart étaient des hommes sincères, épris d'un véritable grand amour de Dieu, et vraiment soucieux de lui plaire, en pratiquant avec beaucoup de fidélité la Loi de Moïse. On peut même dire que cette pratique scrupuleuse constituait un véritable martyre tant elle était scrupuleuse dans les moindres détails.

En réalité, au-delà de quelques divergences d'interprétation de la Loi de Moïse qui opposait parfois Jésus aux docteurs de la Loi et aux pharisiens, et de cette possible hypocrisie, c'est à un problème de fond que Jésus s'attaquait. En effet, il est de l'essence même du pharisaïsme, qu'il soit juif ou qu'il soit chrétien, d'être traversé par deux grands défauts : l'orgueil et le zèle amer.

Attention, l'orgueil dont je parle n'est pas la vanité de celui qui se vante de ce qu'il fait et cherche à écraser les autres de ses nombreuses qualités ou richesses. Le véritable orgueil, c'est de ne pas avoir besoin de Dieu. En vérité, lorsque ce pharisien énumère tout ce qu'il fait, il ne se vante pas, puisqu'il les énumère **en lui-même**, mais il s'enorgueillit de ce qu'il fait, c'est-à-dire qu'il attend sa justification de son travail, de ses œuvres, et non pas d'un don de Dieu. Il est devant Dieu comme un ouvrier qui attend son salaire : j'ai fait ceci et cela, et toi, Dieu, tu me dois la justice et la sainteté. Avez-vous remarqué que sa prière tient toute entière en deux mots : « moi, je.. » ? Le pharisien est essentiellement centré sur lui-même, sur ce qu'il doit faire.

Nous sommes tous, spirituellement, des pharisiens. Nous croyons tous que la justice est au bout de nos œuvres, de nos pratiques, et nous avons du mal à accepter que la justice et la sainteté soit un don gratuit de Dieu. Qui mieux que les sacrements manifeste cette totale gratuité du don de Dieu ? Rendez-vous compte : nous sommes sauvés par des actions symboliques ! Voyez cependant combien de chrétiens désertent l'Eucharistie, préférant leur action à l'action de Dieu !

Car l'homme peut donner l'illusion de la justice en se parant de bonnes œuvres, mais ce n'est pas en accrochant de bons fruits sur un arbre mauvais qu'on peut le rendre bon. Seul un arbre bon peut produire de bons fruits. « *Rendez l'arbre bon et le fruit sera bon !* » nous dit Jésus (Mt 12, 33). Et pour rendre bon l'arbre qu'est l'homme, il faut changer son cœur, car « *c'est du cœur que proviennent les pensées mauvaises : meurtres, adultères, inconduite, vols, faux témoignages, diffamations* » (Mt 15, 19). Et seul Dieu, par sa Parole, peut changer le cœur de l'homme. En effet, « *elle est vivante la parole de Dieu, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants ; elle va jusqu'au point de partage de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; elle juge des intentions et des pensées du cœur* » (He 4, 12).

Et lorsque nous sommes persuadés que la sainteté est le fruit des œuvres que nous posons, le danger est grand de tomber dans ce que Saint Benoît appelle le zèle amer, c'est-à-dire, non seulement le mépris de ceux qui ne sont pas « saints » comme nous, mais même la haine des pécheurs. Ici, le pharisien n'exprime que du mépris à l'égard du publicain, mais dans certains cas, cela tournait à la haine et à la violence. « *Je hais les cœurs partagés et j'aime ta Tôrah.* » disait le psalmiste (Ps 119, 113) ; « *Cette foule qui ne connaît pas la Loi, ce sont des maudits !* », disaient les Pharisiens dans un propos rapporté par l'évangéliste Jean (Jn 7, 49). Ce danger d'intégrisme peut traverser les milieux religieux. C'est que se croyant parfaits par leurs œuvres, certains ne peuvent pas supporter ceux qui ne leur ressemblent pas et qui sont à leurs yeux de véritables mécréants. Et ils n'hésitent pas à prendre la place de Dieu pour châtier ces mécréants, puisqu'en réalité il n'y a que ce qu'ils font qui compte à leurs yeux.

En face du pharisien, Jésus pose devant nous le publicain, dont la prière peut se résumer en deux mots : « Toi, tu... » Un publicain, vous le savez, est un percepteur d'impôt, qui percevait l'impôt au nom des occupants romains. Cela les rendait impopulaires à plusieurs titres : d'abord parce qu'ils étaient considérés comme des collaborateurs des romains ; ensuite parce qu'ils fréquentaient obligatoirement ces païens de romains et donc contractaient une souillure légale au regard de la Loi de Moïse ; enfin, parce qu'ils percevaient largement au-delà de ce qui était prescrit, afin de se payer de leur travail.

Ce publicain de l'évangile d'aujourd'hui n'a rien à espérer de ses œuvres, mais au contraire il a tout à attendre de Dieu. Contrairement au pharisien, il est totalement décentré de lui-même et totalement centré sur Dieu. Et comme il n'a rien dont il puisse se glorifier, il ne peut mépriser, voire haïr les autres.

La prière qu'il prononce est devenue ce qu'on appelle dans le christianisme la prière de Jésus ou prière du cœur, si chère à nos frères de religion orthodoxe et que, nous autres catholiques, nous sommes en train de redécouvrir : « *Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, prends pitié de moi, pécheur !* ». C'est la prière par laquelle nous offrons à Dieu, non pas nos œuvres de justice, mais notre misère et notre péché, afin que le Christ puisse les prendre à son compte et les remplir de sa propre justice, celle qui a été accomplie en lui par sa mort et sa résurrection. Car c'est le Christ Jésus « *qui est devenu sagesse pour nous, de la part de Dieu, justice et aussi sanctification et rachat* » (1 Co 1, 30). C'est donc en devenant le Christ que nous devenons justes et c'est en prononçant son nom, dans une prière répétée, que nous le devenons, car son nom a une puissance transformatrice que nous ignorons trop souvent. Comme l'affirme l'apôtre Pierre : « *Il n'y a pas d'autre nom sous le ciel par lequel nous devions être sauvés* » (Ac 4, 12).